

RTp 3m



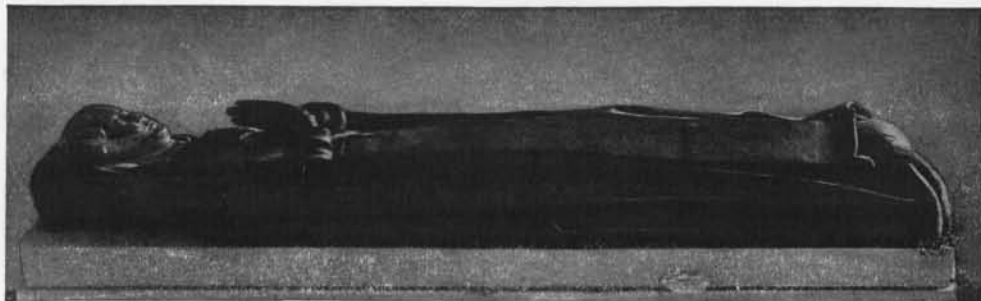
F. de Hély
L'anonymat des Primitifs

3m

Bibliothèque Maison de l'Orient



130211



Cl. « Renaissance ».

BLANCHE DE CHAMPAGNE.

Statue funéraire par Guillaume Le Borgne, écuyer, orfèvre de Limoges. — Musée du Louvre.

L'ANONYMAT DES PRIMITIFS

SAINTS ET GENTILSHOMMES



SAINT MODESTE ET BRUNN,
PEINTRES DE FULDE.
D'après un ms. du IX^e s.

C'est le 15 juillet 1837, dans le *Journal de Paris*, que prit naissance la légende de l'anonymat des Primitifs. Vainement, le Comité d'archéologie tenta de réagir : devant cette théorie nouvelle, sentimentale, fille du « roussellisme », il dut capituler, après avoir

cependant réuni de longues listes d'artistes, et passer, comme il le dit lui-même, à l'étude... de la musique. Le romantisme venait ainsi de créer un Primitif anonyme, humble, religieux, comme l'Hôtel de Rambouillet avait créé un Romain, comme *les Mille et une nuits* de Galland avaient créé un Persan.

Et peu à peu, la légende poussa des rameaux : le Primitif devint un ignorant, puis un méprisé « auquel il était interdit de faire connaître son nom » ; telle était la certitude officielle dans laquelle on vivait en 1904, au moment de l'Exposition des Primitifs français. C'est ici même, dans cette hospitalière *Revue*, que j'ai commencé, à cette époque, à discuter la valeur de cette légende qui, pas plus que le tombeau de Charlemagne à Aix, pas plus que la mort de Léonard de Vinci à Amboise, dans les bras de François I^{er}, ne repose sur aucun document historique.

Dernièrement, comme, à propos de l'architecte de la Sainte-Chapelle de Paris, Pierre de Montreuil, je signalais, au commencement du XIII^e siècle,

dans la famille de cet artiste, un Pierre de Montreuil, *miles*, il me fut dit que le mépris dont étaient enveloppés les artistes du moyen âge ne permettait ni aux évêques, ni aux abbés, ni aux nobles, de s'occuper de ces œuvres manuelles. J'ai cru alors utile de réunir quelques noms qui, ne pouvant se prêter à aucune discussion, permettaient de voir que le moyen âge, que nous regardons involontairement avec des yeux « concordataires », n'est peut-être pas tout à fait ce que nous croyons, et que la formule de l'anonymat obligatoire, pour être commode, suivant l'expression d'Henri Poincaré, n'en est pas moins radicalement fausse.

Et dans notre histoire nationale artistique, j'ai alors parcouru d'abord « l'ère sacerdotale », où l'art est exclusivement entre les mains du clergé, ensuite « l'ère laïque », qui commence aux environs de 1250, en m'arrêtant à 1500. J'ai fait là une petite récolte assez caractéristique pour que je ne croie pas sans intérêt de la publier aujourd'hui.

Nous débiterons par un architecte. D'ailleurs, l'architecture, comprise dans les Sept arts libéraux enseignés dans les cloîtres, n'est-elle pas destinée à recevoir et à préserver toute la pensée artistique des peuples? En 526, Léon, abbé de Saint-Martin, puis évêque de Tours, était charpentier-orfèvre : *fuit faber lignarius, faciens etiam turres holochryso*, dit Grégoire de Tours. En 532, toujours d'après Grégoire de Tours, saint Agricola, évêque de Chalon-sur-Saône, construit lui-même son église. Vers 600, vivait à Limoges un orfèvre très habile, Abbon, *vir honorabilis, faber aurifex probatissimus*; c'est à lui que le père de saint Éloi confie l'éducation artistique de son fils. Alors, *honorabilis* signifie bien autre chose qu'aujourd'hui : c'est le terme respectueux dont on saluait les évêques. De lui, saint Éloi (588-658) apprit l'art qui devait le rendre si célèbre, que c'est autant à son talent d'orfèvre qu'à ses vertus personnelles qu'il dut, sur la fin de sa vie, quoique laïque, d'être élu évêque de Noyon, puis canonisé. Sur sa demande, Dagobert lui accorda le monastère de Solignac, en Limousin, où devaient se former des artistes de tout genre; sous la direction de saint Thille ou Théau, élève de saint Éloi, l'abbaye fournit ainsi au pays limousin les nombreux artistes qui ont fait, pendant des siècles, la réputation universelle de Limoges.

En 687, saint Claude construit la cathédrale de Besançon; mais aucun texte ne nous faisant connaître la participation personnelle qu'il

prit aux travaux, je n'en parlerais pas, si une miniature, qui m'a été signalée par M. S. Reinach, ne nous montrait qu'au xv^e siècle on n'avait aucun doute sur l'aide technique effectivement apportée par l'évêque à la construction de l'église.

En 650, saint Germier, simple moine du monastère de Saint-Just à Lyon, était un réputé *faber ferrarius*. En l'an 700, sainte Landrade, de famille royale, travaille « de ses mains » à la construction de son abbaye de Munster-Bilsen (Limbourg belge), où elle s'occupe de la taille des pierres. Entre 742 et 766, saint Chrodégrand, archevêque de Metz, « maître d'œuvre », dresse les plans de la deuxième cathédrale, termine les bâtiments de l'abbaye de Gorze et y fonde une école d'architecture.

En 813, saint Angeleme était évêque d'Auxerre; son annaliste établit une distinction très nette entre les travaux qu'il exécute « de ses mains » et ceux qu'il commande. C'était surtout un très habile orfèvre, et les *Gestes des évêques d'Auxerre* relatent ses travaux et ensuite les dons qu'il fit aux églises de son diocèse. C'est le temps où Eginhard, *variarum artium doctor peritissimus*, fonde et bâtit Seligenstadt, où il donne le plan de Saint-Gall, dessiné de sa main, et qui existe encore.

En 823, saint Modeste, moine de Saint-Gall, est calligraphe et miniaturiste. Il nous a légué son portrait, conversant avec son confrère



SAINT CLAUDE
CONSTRUISANT LA CATHÉDRALE DE BESANÇON.
Miniature du ms. 164 de la Bibliothèque de Manchester.

Brunus, qui signe les fresques décorant l'abbaye. Dans le même monastère était une merveilleuse école d'orfèvrerie : saint Tutilo en était l'écolâtre, aidé de deux moines auxquels l'attachait une étroite amitié, Notker et Ratpert. Son talent était tellement extraordinaire qu'on ne put croire qu'il était l'auteur de la célèbre Vierge de Metz. Il est vrai qu'elle était miraculeuse, puisqu'un matin, on put voir ces mots gravés sur la feuille d'or qui l'entourait : « Et la main de Marie a ciselé cet or ».

Là encore travaillaient d'autres moines dont l'humilité, la modestie ne songeaient guère à l'anonymat. Viniard, l'architecte, se disait : *ipse Dedalus*, et Isenric, le ciseleur, *Beseleel secundus*; plus tard, l'architecte de Verdun, le moine Garin, sera comparé à Hiram de Tyr.

En 856, saint Raban Maur, archevêque de Mayence, est peintre. Il nous a laissé son portrait, au-dessous duquel il écrit : « Mon portrait, que j'ai peint à genoux et en prières, au pied de la croix », comme un siècle plus tard, saint Dunstan, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Oxford, se représentera lui-même avec cette inscription : « O Christ clément, je te prie de me protéger, moi Dunstan ». A Reims, dont on affirme que nous ignorons tout, on voit, en 875, travailler Rumaldus, architecte laïque de Louis le Débonnaire, pendant que l'archevêque Hincmar, orfèvre réputé, devenu vénérable, exécute la châsse de saint Rémi où il inscrit ce distique :

Hoc tibi, Remigi, fabricavi, magne, sepulcrum
Hincmarus præsul, ductus amore tui.

Et à la même époque travaille à Angers un orfèvre laïque, Perpetuus, qui va prendre rang parmi les bienheureux.

Le vénérable Betton occupe le siège d'Auxerre de 915 à 918; il avait fait ses études artistiques à l'abbaye de Sainte-Colombe. Il construisit une des tours de sa cathédrale, et « de sa propre main », exécuta les bas-reliefs des châsses de saint Louis et de sainte Colombe. D'autres richesses furent fabriquées de son temps, mais seulement sous sa direction.

R. de Lasteyrie signale, en 945, saint Abbon, fondateur d'une école d'orfèvrerie à Saint-Benoît-sur-Loire, et un de ses élèves, Hausbert, qui acquit dans la suite une célèbre réputation.

A Chartres, la cathédrale de 936 fut construite par un architecte-orfèvre laïc, nommé Theudon; son nom et ses œuvres se lisent dans le *Nécrologe*.

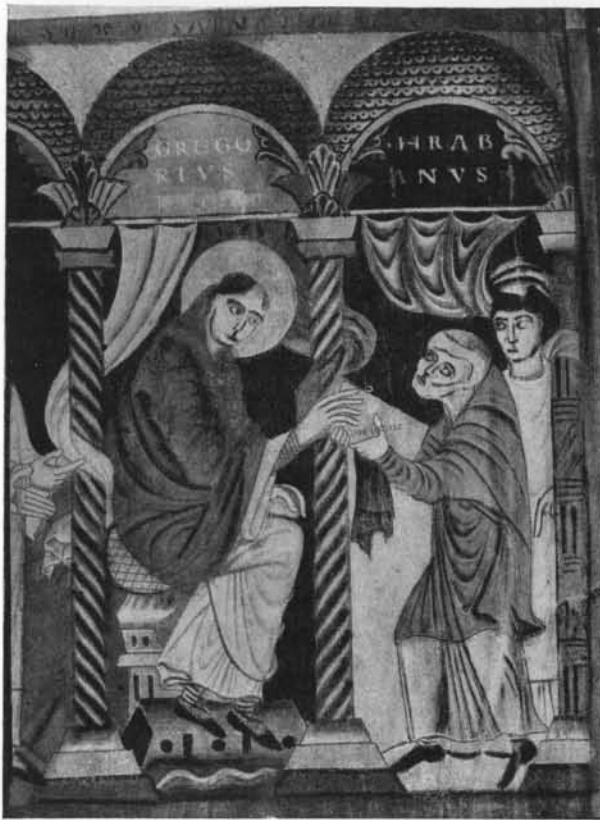
En 960, saint Anstée, *cui architecturæ non peritia defuit*, dirige et construit la cathédrale de Metz.

Et pour finir le siècle, Springer nous montre, en 995, saint Gébéhart de Brégenz, évêque de Constance, dirigeant la construction du pont sur le Rhin, ainsi qu'un laïque, charpentier-cimentier, du nom d'Helfridus, qui travaille à la cathédrale de Cambrai sous l'évêque Erluin.

Un des noms les plus célèbres du commencement du XI^e siècle est assurément celui du vénérable Fulbert, évêque de Chartres (1009-1029). Mais combien ont été discutés les textes qui lui attribuent la direction des travaux de sa cathédrale ! On ne s'est pas souvenu, ce me semble, qu'il avait été écolâtre de Chartres avant d'être évêque, c'est-à-dire directeur de l'école où étaient enseignés les Sept arts libéraux dont l'architecture faisait partie. On pourrait cependant encore hésiter, même après le texte des *Miracles de Notre-Dame* :

Lors estoit l'évesque Fulbert
Qui du reffeire était expert.

Mais l'épithète du moine Dom Humbertus, de Montmajour, architecte de Correns, publiée par R. de Lasteyrie, ne peut laisser aucun doute sur les talents architecturaux du saint évêque. Là, en effet, nous lisons que ce



SAINT RABAN MAUR
OFFRANT SON LIVRE AU PAPE GRÉGOIRE IV.
Miniature d'un ms. de Trinity College, Cambridge.

moine-architecte « avait appris l'architecture sous Fulbert, évêque de Chartres ». Lui-même avait appris l'architecture à Fleury-sur-Loire, sous l'abbé Gilbert, avant d'être écolâtre de Chartres. Il est donc bien probable qu'étant architecte, Fulbert ne dut pas laisser à un autre le soin de diriger les travaux de sa cathédrale. Enfin le *Nécrologe chartrain* nous apprend, vers 1045, la mort de Bérenger, *artifex bonus*, qui paraît bien ainsi, d'après les dates, avoir succédé à l'évêque Fulbert, mort en 1029. On ne peut oublier, à cette époque, saint Bernward d'Hildesheim, mort en 1022, dont les admirables travaux, si célèbres dans l'histoire de l'art, portent la signature.

Voici un texte, tiré de la *Gallia christiana*, qui ne laisse place à aucune hésitation sur les talents architecturaux des prélats. En 1019, l'évêque Bérenger, d'Elne, étant à Jérusalem, relevait lui-même sur du parchemin (*in pergamento*), les plans de l'église du Saint-Sépulcre et, de retour dans son diocèse, construisait une basilique semblable. Puis, c'est Leduinus, à Saint-Wast, le vénérable Alquerus, « l'architecte habile » de Saint-Bertin, saint Guillaume, à Saint-Bénigne de Dijon (1031), qui nous amènent jusqu'à l'école normande qui va révolutionner l'art de l'architecture.

Saint Hellouin, abbé du Bec, qui travaille « comme maçon » à son monastère, y fonde une école, dont saint Lanfranc va devenir le plus brillant élève. Les admirables monuments que ce dernier édifie à Caen le font élire évêque de Cantorbéry en 1067, « pour en reconstruire la cathédrale ». Bientôt après, Gundulphe est élu évêque de Rochester pour construire la cathédrale de cette ville; Paul l'est à Saint-Alban, Ernulf à Colchester, dans le même but; et tous ont été formés à l'école du Bec-Hellouin. En 1110, Roger de Vauchelles (près Caen) travaille de nouveau à la cathédrale de Cantorbéry, qui sera incendiée en 1173. Et les *Chroniques* nous précisent bien que ces moines sont nommés évêques, parce qu'ils sont d'habiles architectes.

Pour être moins célèbres, les artistes des autres régions de la France ne doivent pas être oubliés. En 1046, le bienheureux Richard travaille à Saint-Vannes; en 1048, Valcher et Erlebold à Cambrai; puis, nous y voyons, en 1050, Rodulphe. C'est l'époque où Valgrin, qui avait travaillé au Mans de 1055 à 1064, devient évêque d'Angers. Mais on ne peut les nommer tous.

Pour être convaincu que les évêques travaillaient eux-mêmes comme architectes, il faut lire un passage de la *Chronique d'Hirsauge*, de Trithemius : c'est la tragique histoire de Conrad de Pfullingen, archevêque de Trèves. Il employait un architecte très habile, nommé Proberus. Le chœur de la cathédrale se trouvant sur un terrain peu solide, Proberus affirma cependant qu'il en mènerait à bien la construction. Mais l'évêque ayant trouvé qu'il exagérerait son prix, se mit secrètement à apprendre du fils de Proberus son procédé de construction; et bientôt, aussi habile que le maître, il le renvoya et continua l'œuvre lui-même. Alors Proberus, très irrité, le tua. Conrad fut canonisé comme martyr. Cela se passait en 1066.

En 1067, saint Robert, des comtes d'Aurillac, fut, d'après les hagiographes, l'architecte de La Chaise-Dieu. Puis c'est Sigo, abbé de Fougères, peintre, qui signe ses miniatures, et sculpteur, qui élève à Chartres le tombeau de Fulbert; en 1080, Gérard, *sapiens architectus*, construit sa cathédrale de Cambrai; en 1087, Othon l'orfèvre, grand propriétaire terrien

après la conquête de l'Angleterre où il avait suivi Guillaume le Conquérant, exécute, à Caen, le tombeau du Duc, pendant que saint Bernard, merveilleux artiste, ouvre dans son abbaye de Tiron, près de Chartres, une école qui sera bientôt une pépinière d'artistes. En 1089, saint Hézelon, moine-architecte, construit Cluny sur un plan tellement grandiose que c'était, dit la *Chronique*, saint Pierre lui-même qui en avait inspiré le plan à Gauzon, abbé de Baume. A la fin du siècle, Saint-Sernin de Toulouse est commencé par un architecte laïque, dont on a longtemps ignoré le nom. M^{gr} Douais



LE VÉNÉRABLE FULBERT, ÉVÊQUE DE CHARTRES,
SOUS LE PORCHE DE SA CATHÉDRALE.

Miniature d'un ms. de la bibliothèque de Saint-Étienne.



FLAMBEAU DE BRONZE EXÉCUTÉ ET SIGNÉ
PAR SAINT BERNWARD, ÉVÊQUE D'HILDESHEIM.

Passavant (1143-1187), qui connaissait la sculpture et même l'émaillerie,

l'a retrouvé il y a quelques années : Raymond Gairard. Ayant construit deux ponts sur la Garonne, il se retira à Saint-Sernin, où il travailla, et quand il mourut, en 1118, il fut canonisé. A la même époque, travaille à Reims le célèbre sculpteur-orfèvre Orsmond.

Au début du XII^e siècle, en 1117, Saint-Jouin de Marnes est construit par deux architectes dont nous connaissons les noms : saint Raoul de la Fustaye et Aubert, honoré seulement d'une canonisation toute locale.

Tous les archéologues connaissent l'admirable retable émaillé de Klosterneubourg ; c'est l'œuvre du célèbre Nicolas de Verdun. Mais ce qu'on ne signale pas, c'est son associé Guarnherius. Or ce Garinus, d'après la *Chronique*, paraît bien être le moine qui, sous l'évêque Albert de Chiny, fut l'architecte du monastère et de l'église de Verdun : *ceteris doctior ut sub Salomone ille Hiram de Tyro*. Il était ainsi architecte-orfèvre, comme Theudon, l'architecte de Notre-Dame de Chartres.

En 1142, nous voyons apparaître dans l'histoire de l'art Guillaume de Sens, l'architecte admirable de la cathédrale de Sens, que son expérience fit appeler en Angleterre, à la cathédrale de Cantorbéry, après le grand incendie ; en 1192, la chute d'un échafaudage le laissa estropié pour la fin de ses jours.

Les *Gestes des évêques du Mans* nous parlent de l'habileté de Guillaume de

si bien qu'on serait tenté de lui attribuer la célèbre plaque de Geoffroy Plantagenet du musée du Mans.

Les *Gestes des évêques de Cambrai* signalent la part artistique de l'évêque Nicolas (1148) dans l'œuvre de la cathédrale. Elle y est bien distinguée : *Episcopus Nicolaus reedificavit, dominique canonici sumptibus*; l'évêque construit, le chapitre paye. Mais que voici un texte intéressant ! Grégoire, religieux de l'abbaye d'Andernes, descendant d'une grande maison du Poitou, est nommé abbé en 1157 : il pratiquait l'orfèvrerie et la sculpture. Chargé de réparer le monastère, il se montra si peu habile en architecture, *cujus erat sciolus*, que les moines le déposèrent pour le remplacer par Guillaume, *in opere hujus modi exercitatus*. On ne peut donc nier que ce dernier fut nommé parce qu'il était bon architecte.

Nous ne tardons pas à rencontrer une autre précision aussi catégorique. En 1176, un petit berger d'Alvillard, nommé Benoît, reçut de Dieu l'ordre d'aller construire un pont sur le Rhône, à Avignon. Quand il se présenta devant l'évêque, devant les officiers municipaux, il fut l'objet de la risée générale ; mais le peuple prit parti pour lui, et le pont, aussitôt commencé, était terminé en 1188. Comme il ne pouvait être que l'effet d'un miracle, le petit architecte, mort très jeune, fut canonisé sous le nom de Bénézet. Ce ne sont certes pas ses vertus laïques, mais bien son talent d'architecte, qui le firent inscrire ainsi au *Martyrologe*.



FLAMBEAU DE BRONZE EXÉCUTÉ ET SIGNÉ
PAR SAINT BERNWARD, EVÊQUE D'HILDESHEIM.

Nous arrivons ainsi au seuil du XIII^e siècle, au moment où, comme nous l'avons fait remarquer, les laïques vont remplacer les moines.

Voilà donc, entre cinq cents noms qu'on ne pouvait citer tous, soixante-treize artistes, architectes, qui travaillent de leurs mains ; leur réputation, leur dignité, semblent vraiment avoir échappé au mépris dont les artistes étaient, nous assure-t-on, frappés ; au contraire même, puisque la plupart sont inscrits au calendrier des saints. Car, ce qui est remarquable ici, c'est précisément le nombre considérable de ces artistes qui ont été canonisés, et, quand on lit leurs *Vies*, de voir mentionner, sur le même rang que leurs vertus religieuses, leur talent célébré par tous.

Rappelons-nous aussi les noms des quelques laïcs, également canonisés, dont les travaux, surtout les ponts, sont longuement mentionnés dans leurs *Vies*.

C'est un peu un problème imprévu, que cette héroïcité qui semble résulter de travaux si purement humains. Mais un passage d'une chronique religieuse nous permet cependant de le mettre au point. Il s'agit du sculpteur Biguerny (traduction de Burgundus) qui, en 1543, travaillait à la cathédrale de Tolède, et qui *ut manu sanctorum, effigies, ita mores exprimebat*. Ainsi, pour célébrer son talent, on ne trouve pas d'expression plus élogieuse que de dire « qu'il travaillait comme un saint ». Et si on en cherche le motif, c'est que les artistes qui, dans les siècles d'ignorance, ont exécuté de si belles choses inaccessibles au vulgaire, n'ont pu les faire que par un miracle : d'ailleurs, la prédication visuelle n'était-elle pas mise sur le rang de la prédication orale ? Et c'est ainsi qu'après avoir vu certains artistes se comparer aux dieux, à Dieu lui-même, comme Natalis d'Aury-Issard, nous trouvons les noms de saint Claude, de Tutilo, d'Hézelon, de Raymond Gairard, de Conrad de Trèves, de Bénézet au calendrier des saints : certains même, comme saint Godehart, sont canonisés de leur vivant. Charlemagne, vraiment, fut-il canonisé pour ses vertus religieuses ? Ne lisons-nous pas dans sa *Vie* qu'il avait construit un pont sur le Rhin ?

Et le miracle artistique est si manifeste que les artistes qui, dans la suite, deviennent indignes, sont incapables de terminer leurs travaux ; tel Hugues de Montiérender, mis hors l'Église, qui ne put achever un Christ qu'il avait commencé.

De plus, il faut également constater, qu'à mesure que le siècle s'avance, que la science artistique se développe, le nombre des artistes canonisés

diminue peu à peu, jusqu'au moment où nous n'allons plus en rencontrer un seul.

Mais, est-ce donc au moment précis où la religion ne va plus rendre aux artistes les honneurs dont elle les reconnaissait dignes, que les laïques, qui viennent enfin de conquérir leurs franchises, vont se trouver enveloppés du mépris de leurs contemporains ? Nous les avons vus, en effet, recevoir le titre de saints, alors que la noblesse personnelle n'existait pas encore : la canonisation disparaissant, vont-ils, à l'instant même, tomber dans le mépris ? En réalité, jusqu'au moment où la société civile se forme, où les Corporations des métiers s'organisent, vers 1240, — le *Livre des métiers* est de 1260, — la canonisation a été la véritable noblesse personnelle ; la noblesse jusque-là est uniquement attachée à un fief, à la propriété territoriale.

Mais voilà que tout se transforme : Philippe III crée des nobles personnels ; les premières lettres sont de 1270. Or, quel en est le premier bénéficiaire ? Un artiste, Raoul, l'orfèvre du Roi, descendant de Bonnard,



VILLARD DE HONNECOURT.

Dessiné par lui-même dans son *Album de modèles*. — Bibliothèque nationale.



l'orfèvre de saint Louis qui avait exécuté la chasse de sainte Geneviève. La tradition du talent, qui ne demeure jamais sans honneurs, est ici manifeste.

Mais il est plus facile de cataloguer les artistes canonisés que les artistes nobles ou anoblis. Des premiers, les listes sont conservées avec soin ; les autres, seul le hasard des lectures peut nous les faire connaître. Et c'est ainsi que nous pourrions, tout de même, citer un certain nombre de gentilshommes qui n'ont pas cru déroger en se livrant à l'art, ou d'artistes qui furent anoblis par les rois pour avoir exécuté de précieux travaux.

Parlons d'abord de ceux antérieurs aux premières lettres d'anoblissement par Philippe III, en 1270. Parmi ceux que nous avons déjà été amenés à citer, c'est sainte Landrade, princesse, Notker, de race royale, Edwin, fils du roi d'Angleterre Ethelstan, qui pratiquait l'architecture et favorisa si particulièrement les maçons que la tradition veut qu'après avoir convoqué les architectes de tous les pays, à York, en 926, il ait fondé la franc-maçonnerie. C'est encore Othon, l'orfèvre normand, un des premiers propriétaires terriens d'Angleterre, Raoul de La Fustaye, Conrad de Pfullingen, l'évêque assassiné parce qu'il était trop savant architecte, Thiémon de Salzbourg, orfèvre, de la famille des comtes de Mœgling et Frontenhausen, Grégoire d'Andernes, Herrade de Lansberg, Robert, Anselinus et Daniel, de grandes familles albigeoises.

On connaît la première page de l'*Album* de Villard de Honnecourt : « Villard de Honnecourt vous salue. » Et l'on voit un chevalier, vêtu du haubert, portant le bouclier, armé de la lance, qui, d'un geste élégant, vous adresse son salut un peu hautain, au moment où il part pour la Hongrie. Est-ce là le portrait d'un de ces êtres inférieurs « qui, au temps du Dante, parlaient, mais vivaient en troupeaux, ne se croyaient pas les propriétaires de leurs personnes et n'avaient pas une langue commune à tous les groupes » ? Je cite textuellement ce qui est imprimé par un grand critique d'art. Les Montreuil étaient certainement de grande famille (un d'entre eux était *miles*), mais ils appartenaient à la noblesse terrienne, et nous en ignorons tout, sauf qu'Eudes de Montreuil, architecte, accompagna saint Louis à la Croisade, et que sa femme était de la suite de la reine. Nous sommes mieux renseignés après la date de 1270, quand Raoul l'orfèvre est anobli par Philippe III.

En 1283, Guillaume Le Borgne, orfèvre de Limoges, qui exécute pour

450 livres la tombe de Blanche de Champagne, pour l'abbaye de la Joie, est, dans la quittance, qualifié de chevalier. En 1330, Renaud de Fresne Saint-Mammès, maître maçon de Saint-Pierre de Luxeuil, touche sa

prébende et une robe d'écuyer pour avoir mené à bien l'achèvement de l'église. En 1335, Pierre Poisson, architecte du Palais des Papes, est qualifié, dans les comptes, de *scutifer*. En 1339, les Mello exécutent à Santa Chiara de Naples la belle tombe de leur parent Drago di Merlotto, de vieille famille française; et si l'on examine attentivement le gisant, on peut le rapprocher de ceux du tombeau des Mello à Fontenay (Côte-d'or). En 1338, Robert Delaunay, le sculpteur de la tour Saint-Jacques, est qualifié de chevalier.

De 1341 à 1406, les Morel, Hugues et Pierre,

font partie du Grand Conseil de Bourgogne. En 1356, Robert de Flers, qui touche 11 sols pour la reliure d'un psautier, est appelé « Monseigneur ». En 1351, Jean Le Bouteiller, le neveu de Pierre Ravy, qui termine le tour du chœur de Notre-Dame de Paris, est qualifié d'écuyer du sieur de Calleville; d'ailleurs, les Le Bouteiller étaient seigneurs de Chantilly. Quoique je ne



LES TROIS MORTS ET LES TROIS VIFS.

Miniature des *Heures de Laval*, par noble homme Jean Duchesne, peintre de Bourges.
Bibliothèque nationale, ms. lat. 920.

cite pas ici les artistes, valets de chambre du Roi, car ce titre ne comporte nullement la noblesse, il faut faire remarquer que Girart d'Orléans, qui a combattu avec le roi Jean à la bataille de Poitiers, suit le roi en Angleterre et ne le quitte pas pendant sa captivité; pour être ainsi traité, il est bien probable que cet artiste appartenait à la noblesse. En 1360, Jean de Saint-Romain, imagier, qui travaille au Louvre, est seigneur de Villeron. Jean du Vivier, orfèvre de Dijon en 1390, est originaire de Carcassonne, où sa famille possédait un fief noble, avec haute justice. En 1394, les Junckers Jean et Wenceslas de Prague travaillent à la cathédrale de Strasbourg. En 1412, Jean de Cambrai, l'imagier, est créé par Charles VI chevalier de l'ordre de la Cosse de genêt, institué par saint Louis. En 1415, Jean II d'Espagne, crée chevalier le peintre Dello, qui meurt en 1421. En 1431, on rencontre le nom d'un artiste qui vraiment n'a pas besoin de faire ses preuves de noblesse : le roi René, dont, par une amusante contradiction, les plus déterminés défenseurs de l'anonymat et du mépris des Primitifs se plaisent à rechercher, à discuter, à mettre en valeur les œuvres peu connues¹. En 1472, Henri de Rancouval, architecte de la cathédrale de Metz, est nommé seigneur de Bourquenon, de Burstorff, de Ranquevaux. En 1480, Gilles Le Bouvier, héraut d'armes de Berry, enlumine et signe un manuscrit bien connu. En 1480, Jacques de Beaune, seigneur de La Carte, décore plusieurs châteaux du Berry. A la même date, dans l'admirable manuscrit des *Heures de Laval*, une série de miniatures de la même main se termine par *le Dit des Trois Morts et des Trois Vifs*, et cette page est signée : *Noble homme Jean Duchesne, valet de chambre et conseiller du roi*. Nous le connaissons d'autre part : c'est un artiste de Bourges, qui peignait à la fin du xv^e siècle. Dans ce même manuscrit, nous voyons la *Prise de voile d'une religieuse dans un couvent de Bourges* : c'est Jeanne de Valois, dans la chapelle de l'Annonciade qu'elle avait fait bâtir en 1500 par son écuyer de bouche, Bienaymé George, « bien versé en architecture ».

En 1492, Jean Rouchemol, écuyer, seigneur de Saint-Pierre, est ingénieur des ouvrages du château d'Auxonne. En 1494, Becjeane, chevalier, est sculpteur au château d'Amboise. En 1496, Conrart et Henri

1. Pendant que s'imprimait cette étude, le colonel Andrieu nous fait connaître un artiste noble, vraiment bien inattendu : Claus Sluter, le grand sculpteur de Dijon, au service du duc de Bourgogne en 1386, s'appelait, paraît-il, Nicolas de Manneville, et le colonel Andrieu établit, dans la généalogie qu'il vient de dresser, qu'il était seigneur de Celles, éclusier de la commune de l'Ecluse en Flandre.

de Vulcop seraient, d'après Grandmaison, les plus anciens des artistes



JEANNE DE VALOIS DANS SA CHAPELLE DE L'ANNONCIADE, A BOURGES.

Miniature des *Heures de Laval*. — Bibliothèque nationale, ms. lat. 920.

anoblis. C'est à ce même moment que Charles VIII crée chevalier Mazzoni. Terminons l'énumération par le nom de Jacques de Vaucouleurs,

qui, ayant contruit le pont de Malzeville, est anobli en 1510, par le duc Antoine de Lorraine.

Je sais bien que cette liste n'est pas longue : cent douze noms seulement; mais ce n'est qu'un commencement. En l'imprimant, je pense à *la Méditation sur la Briéveté de la vie*, de Bossuet : « C'est comme des clous fichés au long d'une grande muraille, de distance en distance; arrachez-les, il n'y a pas pour emplir la main ». C'est vrai, mais demain est là pour engranger la moisson prochaine.

F. DE MÉLY.



Cl. Mély.

GILLES LE BÔUVIER, HÉRAUT ET ROY D'ARMES DE BERRY,
OFFRANT SON LIVRE D'ARMOIRIES A CHARLES VII.

Miniature du ms. fr. 4985 de la Bibliothèque nationale.